

Piero Bigongiari

Piero Bigongiari est né à Navacchio, près de Pise, en 1914. Après une enfance toscane entre Pescia, Grosseto, Pistoia et Lucques, Bigongiari fait ses études universitaires à Florence où il obtient sa *laurea* sur Leopardi en 1937. Il participe au mouvement littéraire qui regroupe autour de Montale et Bonsanti de jeunes écrivains comme Carlo Bettochi, Romano Bilenchi, Mario Luzi. Nommé à l'université de Florence, il y mènera de front, comme Mario Luzi, une triple activité de professeur, de critique et de poète. Il s'est éteint à Florence le 7 octobre 1997.

On doit au poète de nombreux recueils, pris dans une œuvre qui avance « comme un fleuve calme et total » : *La figlia di Babilonia* (1942), *Rogo* (1952), *Il corvo bianco* (1955), *Le Mura di Pistoia* (1958) et *Torre di Arnolfo* (1964). Ces cinq recueils forment une seule œuvre, les « cinq mutations d'un seul état de choses »¹. Puis, *Antimateria* en 1972 ; *Moses* en 1979 ; *Col dito in terra*, 1986 ; *Gli Imi*, 1986 ; *Diario Americano*, 1987 ; *Nel delta del poema*, 1989 ; *La legge e la leggenda*, 1992 ; *Abbandonato dall'angelo*, 1992 ; *Dove finiscono le tracce*, 1996. *La poesia pensa*, recueil qui mêle prose et poésie, a paru posthume en 1999 tout comme *E non vi è alcuna dimora*.

L'intense activité du critique littéraire se mesure à sa participation à de nombreuses revues – *Paragone*, et *Paradigma*, qu'il fonda et dirigea, comme à des hebdomadaires. Bigongiari fut un éminent spécialiste de la poésie italienne et de la poésie française du xx^e siècle. Ses textes ont donné lieu aux volumes suivants : *Studi*, 1946 ; *Il senso della lirica italiana*, 1952 ; *Poesia italiana del Novecento*, 1960 ; *Leopardi*, 1962 ; *Poesia francese del Novecento*, 1968 ; *Capitoli di una storia della poesia italiana*, 1968 ; *Prosa per il Novecento*, 1970 ; *La Poesia come funzione simbolica del linguaggio*, 1972 ; *Poesia italiana del Novecento*, 1978 et 1980 ; *L'evento immobile* (consacré à la poésie française), 1986 et *La voce e il silenzio figurato* (Rimbaud, Valéry, D'Annunzio), 1986. Il fut aussi critique d'art. Rappelons *Il caso e il caos*, 1961 ; *Il Seicento fiorentino*, 1975 ; *Dal Barocco all'informale*, 1980.

On signalera enfin son journal : *Giornale, 1933-1997* publié sous le titre, *Un pensiero che seguita a pensare*, 2001.

En France, l'œuvre de Piero Bigongiari a fait l'objet des soins d'Antoine Fongaro qui a proposé deux volumes d'anthologie. Le premier, *Bigongiari* (Institut Culturel Italien de Paris, 1972) regroupe vingt-huit traductions de poèmes s'échelonnant jusqu'en 1964 ; le second, *Ni terre ni mer* (La Différence, 1994) rassemble des poèmes qui vont de 1964 à 1984 et qui appartiennent aux quatre recueils *Antimateria*, *Moses*, *Col dito in terra*, *Nel Delta del poema*². La revue *Poésie* a publié par deux fois des poèmes de Piero Bigongiari : en 1981, traduits par Bernard Simeone et Jean-Michel Gardair (n° 31) et en 1996, traduits par Antoine Fongaro (n° 75).

Les textes que nous présentons font partie des onze inédits confiés par Elena Bigongiari à la revue *Poesia* qui les a publiés en juin 2003 (n° 173). On trouvera aussi dans ce numéro un très bel entretien avec Bigongiari intitulé *Dans le labyrinthe de la langue*. Nous extrayons les déclarations suivantes de ces *ultima verba*. La première porte sur la situation historique de l'hermétisme, la seconde sur la définition du langage poétique.

1. « Si l'on voulait indiquer en substance la situation historique de "l'hermétisme", il faut y voir le moment où la poésie du discours a décidé d'inclure le négatif mais aussi le positif. Il s'agit donc d'une poésie dans laquelle le segment qui sépare le *oui* du *non* doit être compris comme une série de tonalités, ce qui implique un choix, que j'ai décidé d'appeler *voluntas*, c'est-à-dire une manière d'être à un endroit et de vouloir y être. L'hermétisme est contemporain de la philosophie de Heidegger, ce qui ne signifie pas qu'il s'y résume – mais on parle de la même période. Pour cette poétique le discours est toujours en état de tension. La pointe de la décision, le mot qui est recherché et défini vibre de cette tension entre les extrêmes – je veux dire qu'on perçoit en lui cet état dynamique, potentiel. Il pourrait très bien verser dans le négatif ou refluer vers le positif, et c'est justement la valeur du choix, de la volonté de l'homme qui veut et qui décide (ou plutôt tente de vouloir et de décider) qui constitue le moment actif, qu'on appelle *l'hic et nunc*, le lieu où l'on se trouve, où l'on peut véritablement faire quelque chose. Je dirais volontiers que l'hermétisme, en dépit des définitions académiques qu'on a pu en donner, a bien été une forme de "réalisme", mais un réalisme qui partait à la recherche d'une réalité qui ne fût plus dissimulée par les événements, par les dictatures de tout type, une réalité identique à celle de l'être, à celle de l'homme sur la terre. [...] Nous nous trouvions dans une phase dialectique par rapport à ce qui nous précédait. Mais il y a plus : je crois qu'il revient aussi aux critiques de ma génération d'avoir défendu dans ces années la valeur de la nouvelle poésie. N'oublions pas qu'à cette époque, et sous

1. En 1968, *Stato di Cose*, regroupera les trois premiers recueils.

2. *Ni terre ni mer* s'ouvrait par une préface dans laquelle A. Fongaro présentait la poétique de Bigongiari au lecteur français en récusant le double lieu commun de poésie hermétiste et de poésie pure. Il préférait alors parler de « poésie concrète » et insistait sur « la poétisation d'un vécu présenté dans son universalité la plus dépouillée ».

l'influence de Croce, on évoquait ces expériences en les plaçant sous le terme de décadentisme, alors que le point de départ de la poésie du XIX^e siècle est précisément l'opposition au décadentisme. Le décadentisme en Italie est représenté par Pascoli ou par D'Annunzio. Ce qui vient après est une toute autre histoire. »

2. « Je soutiens quant à moi que le moment de l'élaboration poétique est cet instant dans lequel le langage se trouve dans son état de probabilité, c'est-à-dire qu'il peut être d'une façon ou d'une autre. Mais quand arrive le moment décisif, quand le poète choisit, la poésie rejoint son « état d'improbabilité », c'est-à-dire qu'il ne peut pas aller au-delà. À ce moment-là, la poésie devient une affirmation. Ainsi, il y a cet état de duplicité qui est aussi tragique, mais il y a ensuite un état absolument affirmatif. Quoi qu'il en soit, la poésie ne précède jamais l'expérience, elle comprend toute la possibilité de l'expérience, et le poète, à l'intérieur de cette compréhension globale, choisit sa direction, sa voie, son indication. Il rejoint alors une virginité que l'homme a perdue. Soit l'homme vit en se sentant coupable, soit il porte en lui cette possibilité de se sentir coupable. C'est l'action humaine qui nous ramène à une innocence qu'on rejoint à travers un processus contradictoire. Enfin, il n'existe pas de diction qui ne comporte aussi sa contradiction. Je soutiendrais que s'il n'existait pas cette contradiction de fond, la diction en soi ne pourrait exister : elle se nomme diction parce qu'elle est détentrice dans son intimité de ce contraste. Il s'agit d'un état dramatique, conflictuel, et souvent tragique : le salut même du Christ n'est-il pas obtenu à travers le sacrifice et le doute : « pourquoi m'as-tu abandonné ? » La poésie comporte cette possibilité totale de l'homme et elle contient aussi sa faiblesse. C'est pourquoi peut-être elle est le fait le plus mystérieusement humain qui soit en notre possession. »

Cette poétique de l'improbable suspend le jugement et fait naître, au sein même d'une scène vécue, le mystère de l'infini. Les opérateurs de cette suspension sont ceux d'un *syntaxier* : le point d'interrogation qui frappe chaque perception, la négation qui assure, à chaque instant, la coexistence des contraires, les adverbes qui toujours expriment le doute (*forse*, peut-être). *Entre centre et absence*, on pense à Mallarmé : « avec le rien de mystère, indispensable, qui demeure, exprimé, quelque peu ».

J'eusse aimé que tu me suives

Voulais-je que tu me suives, ou
que tu délaisses mes traces ? Au moment où
le feu est passé au rouge
j'ai traversé, voleur que pourchassaient
ses remords. J'ai laissé derrière moi
les grandes rues, j'ai filé par les sentiers
sans issue. Je me suis retrouvé
sur des ravins de soleil, et là, sur des à-pics
vertigineux, j'ai attendu
que les digues eussent calmé les eaux
troublées du cœur.

Et tous se demandaient :
« Mais où est passé Piero ? ». J'étais là où je n'étais pas,
là où je pouvais mieux entendre
que mon nom ne fût pas une pensée
mais le signe d'une action en mouvement,
un acte de contradiction même,
avec le moindre de mes efforts.

La leçon a-t-elle suffi ?
Je l'ignore. Mais n'est-ce pas dans le tourment
de la disparition que l'événement

tâtonne avec la force la plus désespérée
vers sa fleur ? C'est la fleur sur l'à-pic
qui tente le plus la main à la cueillette
d'un dernier geste surhumain.

Prends garde, lecteur. Le souverain
par qui tout arrive, le plus étonnant,
comme le plus quotidien, nous regarde tous deux.
His fretus, sois courageux, mais aussi,
Mon dissemblable, mon frère, sois discret.

13 janvier 1997

Un dieu a versé des larmes

Était-ce une souffrance insensée
qui t'avait valu l'offrande
de ses larmes ? C'était comme une rosée
que la nuit aurait déposée sur les fleurs
le long de la route endolorie
des pensées les plus secrètes.

Tu étais hors
de toi, et peut-être qu'un Dieu de miséricorde
qui ne t'avait pas trouvé là avait baigné les traces
de sa passée. Mire quel rayon sans âge
survit ambigu dans le mirage
de celui qui voit revenir en lui les causes
inconnues du désenchantement.

Quel événement
pourrait sécher à sa tiédeur cette solution
où douleur et malheur
ne surent pas vivre ensemble, amitié
difficile qui te laisse incertain
entre la vie et la mort tâtonnant dans le vide
vers celui qui s'approche et celui qui s'éloigne,
mystérieuse farandole que certains
autrefois appelèrent du nom de vérité ?

Non. On ne sait pas tout, même s'il semble
qu'appeler chaque chose par son nom
permette de défaire le nœud. Ou de le faire ? Quelle
est la solution la plus juste, et en quel endroit étrange,

si un Dieu y passa qui ne te trouva point ?
Quelle larme divine est-elle restée
dans tes pleurs sans pourquoi ?
Un Dieu y pleura que je pris pour tes yeux ?
Quelle erreur dans le même chant
qui ne trouve son nid ? Au secret du silence
de l'histoire, dans la brièveté de sa gloire,
il ne connaît pas le repos, le cri haut perché
où il prolonge son désespoir
l'écho troublé de l'espoir.
Une fée passe là tout près
elle regarde alentour et ne voit personne.
Dans la pudeur du désir même
chacun de ses excès se défait-il au fond du cœur ?
Une divine tentation y gronde-t-elle ?
Mais c'est pourquoi ce que je confesse
c'est comme si je ne le disais à personne.

2-4 mars 1997

Ambiguïté du témoin

Quelle est cette souffrance qui s'étale,
comme sur une tranche de ce pain doux amer
que l'enfant approche de ses lèvres,
sur l'indolence que l'âme atteint
entre bonheur et douleur ?
L'absence ? Non. Entre les pôles qui s'opposent,
magique, une alliance naît,
une tension, en équilibre peut-être.
Ou est-ce la mort lente des illusions,
la risée des sons suggérés
au sein des faux pardons des hypocrites ?
Ou alors est-ce la présence du tiers
qui se reforme, de celui qui assista
plus pressé peut-être que distrait
à notre conversation qui
se perdait entre les silences
jonchés déjà de consensus suspendus
et le sourire des sens déjà en éveil.

Avant de s'éloigner, il mêla
le plus ambigu des sourires à ses regards
qu'allumait le désir. S'il est resté
quelque chose de ce feu, tandis qu'il

s'éloignait, dans une étrange mélancolie,
un tison crépitait dans les cendres.

Tel témoignage est alors une erreur
dans la tendre incohérence de Vénus
si l'espace objectif de ce « lui »
trop vite enfui alors, vide,
se remplit des ombres de ce jeu faussé
de celui qui, entre le « moi » et le « toi » triche sur l'oubli.
Étrange clapotis des ondes amères
ce colloque confond et le toi et le moi
où l'éloquence de l'être est un adieu.

3/4 juillet 1997

C'est l'instant qui est éternel

C'est l'instant qui est éternel : il n'a de fin
qu'hors de lui ; et en lui explosent
et les signes et les songes, de ce qui n'est pas
le temps dont l'auréole déjà s'atténue.

Le vent qui s'est fait impétueux
fond et le feu et la cendre, il tesse
dans son contre-instant le plus sec
son repos désormais impossible.

Je suis là, lui hurles-tu, je suis là
les nids sont pleins de déplumés
qui guettent leurs ailes à l'éclair
des tempêtes. C'est ce qui reste de moi

de ces instants fatals d'une fête
renfermé dans ses immortels numéros.
Le pied déjà, ne foule plus les traces
de sa dernière mue.

Tout est sommeil, jusqu'au bonheur
Dans cette métamorphose des formes
dans leur ultime réalité – qui sait ?

22 septembre 1997
traduit et présenté par Martin Rueff